Anne-Claude Philippe de Tubières-de Grimoard du Roure, comte de Caylus

Histoire de madame Allain et de monsieur l'abbé Evrard

Histoire libertine

Anne-Claude Philippe de Tubières-de Grimoard du Roure, comte de Caylus (1692-1765). Histoire de madame Allain et de monsieur l'abbé Evrard. Paris, Le Tellier, 1740. Texte établi et présenté par Jean Sgard. Version numérique pour Wikisource, 2018, d'après la première édition.

WIKISOURCE
Les sources du savoir libre et gratuit

Histoire de madame Allain, et du monsieur l'abbé Evrard.

Ce fut leur bonheur et par eux que je connus le plus parfait des hommes, et la plus belle femme.

Comme je passois par une ville de Flandre, il me fut accosté vers moi quelque, je m'étonne fort, que personne ne m'ait jamais rien dérobé, mais enfin, il m'accosta, et me demanda, si je voulois aller en Angleterre, et si je voulois me mettre sur le vaisseau, qui devoit partir le lendemain.

C'était une bien belle chose, toutes ses valises, qu'il me montroit, et je ne pensois point à me mettre en peine, de ce qu'il pouvoit être.

Il y avoit deux le monsieur, monsieur l'abbé Evrard, et madame Allain, qui étoient mariés ensemble, et qui faisoient leur voyage, pour aller chercher un vaisseau, qui venoit d'Italie et venoit ensuite sur mer, à cette ville, où nous étions, et qui devoit aller en Angleterre, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Dunkerque, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Calais, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Douvres, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Londres, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Bristol, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Cadix, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Lisbonne, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Marseille, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Gênes, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Livourne, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Venise, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Constantinople, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Smyrne, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Alexandrie, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Tripoli, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Tunis, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Alger, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Tanger, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Ceuta, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Malte, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Rhodes, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Candie, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Chypre, et qui devoit aussi prendre quelques choses à Rhodes

sais-tu bien, reprit-elle, que tu me fais une déclaration d'amour, et que je devrais m'en fâcher ? Qu'est-ce que cela vous avancerait, dis-je, à mon tour ? Il n'en serait ni plus ni moins, et il vaut mieux que vous soyez bien aise que fâchée. Je sais bien qu'un homme de mon acabit n'est pas digne que vous correspondiez à son dire ; mais si vous aviez cette bonté-là, vous ne vous en repentiriez pas par la suite. Je le veux croire, répondit-elle, ou je serais fort trompée, ou tu es un honnête homme ; mais ce n'est pas encore assez, il faut être discret.

Oh ! N'ayez pas peur ; allez, madame, lui dis-je, je suis muet comme une carpe quand il le faut. Là-dessus elle se mit à rêver, et moi à prendre sa main, puis son bras ; en sorte que je découvre la couverture, à l'endroit de son sein, qui était blanc comme de la neige. Je me hasarde à mettre un doigt dessus un, et puis toute une main, ensuite les deux sur les deux ; comme elle rêvait toujours, sans que cela la fît revenir en rien, je me hasarda, de lui prendre un baiser. Oh ! C'est cela qui la fit revenir : retire-toi, Guillaume, dit-elle, en se mettant à son séant, tu es trop hardi, ou je suis trop faible.

Eh bien ! madame, repartis-je, laissez faire à ma hardiesse et à votre faiblesse. Cela fera que nous aurons tous deux contentement : non, répondit-elle, aussi-bien j'entends ma femme-de-chambre : retire-toi, et surtout songes que tu ne peux me plaire que par la discrétion. Et comme la femme-de-chambre venait véritablement, je dis à madame, en me retirant, que sur ce pied-là, je comptais que mon affaire était dans le sac.

Je ne lui avais parlé, et fait ce que je viens de dire, que parce que j'avais reconnu qu'elle avait de la bonne volonté pour moi, depuis un certain temps. Cela se déclara bien mieux le lendemain, que nous mîmes toutes nos flûtes d'accord, pour vivre, par la suite, d'une bonne amitié parfaite avec toutes sortes de circonstances, les meilleures et les plus agréables ; sans que qui que ce soit, s'en soit jamais aperçu au point que c'était.

Cela a duré, de cette façon, pendant plus de près de dix ans, qu'elle m'a fait le bien dont je vis à présent à mon aise : après ce temps-là, cette bonne dame mourut, en me laissant encore quelque chose par testament, de même qu'à ses autres domestiques.

Depuis sa mort, je suis à la campagne auprès de Paris, d'où j'ai appris du maître d'école, à écrire et lire dans les livres, qui m'ont fait venir l'envie d'en faire un à mon tour, comme je vois que tout le monde s'en mêle.

Si ces quatre histoires-là ne déplaisent pas au public, elles ne déplairont pas à d'autres, à coup sûr : cela m'encouragera ; et qu'est-ce qui m'empêcherait après cela, de tomber dans le bel esprit ? De plus, que sait-on ce qui peut arriver dans le monde ? Je ne suis pas plus gros qu'un autre ; et puis d'ailleurs, la porte de l'académie n'est-elle pas belle et grande ? En tout cas, qu'est-ce qu'on peut me reprocher ? Que j'écris comme un fiacre, il y en a bien d'autres qui écrivent de même ; et si pourtant ils ne l'ont jamais été ?

Histoire de madame Allain
et de monsieur l'abbé Évrard
du comte de Caylus (1692-1765)
est paru dans les *Œuvres badines complètes,* vol. X,
à Paris, aux éditions Visse,
en 1787.

ISBN : 978-2-89668-276-8
© Vertiges éditeur, 2010
– 0277 –